

CE QUE J'APPELLE OUBLI

Laurent Mauvignier

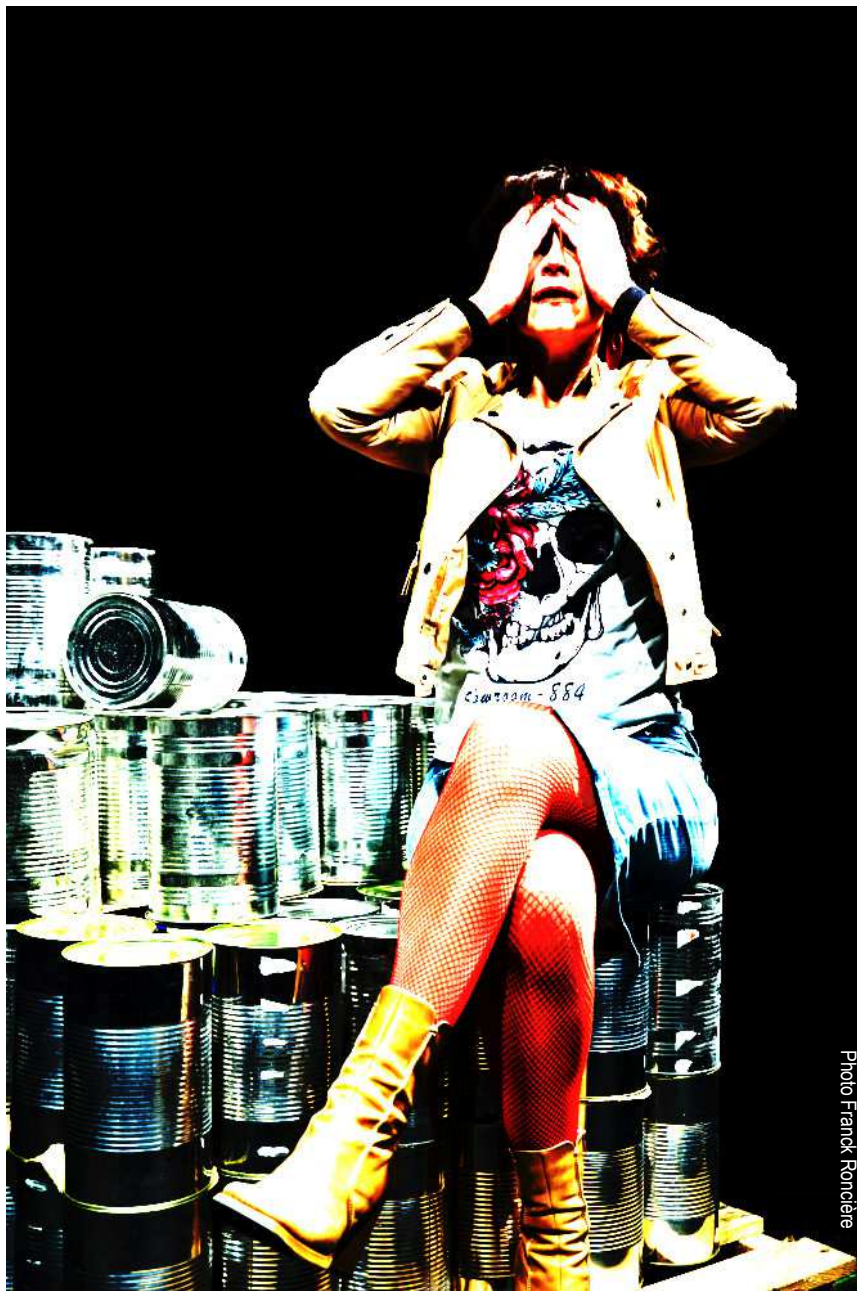
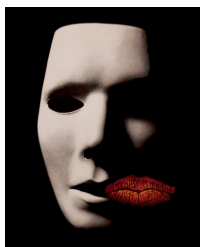


Photo Franck Roncière

**Du 20 au 24
novembre à 18h
et le 25
novembre à 18h**

Avec Nadine Béchade
Mise en scène : **Michel Bruzat**
Scénographie : **Vincent Grelier**
Lumières : **Franck Roncière**
Costumes : **Dolores Alvez Bruzat**



THEATRE DE LA PASSERELLE

5 Rue du Général du Bessol - Limoges

05 55 79 26 49



« Une action soutenue par le Conseil Régional Nouvelle Aquitaine, du Département de la Haute Vienne et la Ville de Limoges »



Pourquoi cette création ?

**Pour informer, alerter, pour partager ensemble l'indicible de « ce qui s'est passé »
Et retrouver le désir de vivre en communauté, malgré l'horreur du mal qui nous entoure.**

Résumé :

Un homme se trouve dans un supermarché. Sa présence est due au hasard. Parce qu'il a soif, subitement, il ouvre une canette de bière et boit. Quatre hommes, deux par allées, viennent lentement jusqu'à lui, très lentement, comme s'ils désiraient le laisser finir sa bière, le laisser leur donner plus de raisons de l'interpeller. Ils le saisissent et le tutoient, immédiatement. Des hommes robustes aux crânes rasés ou aux dents de travers. Des costumes sombres. Rapidement maintenant, ils l'emmènent, non pas au poste de sécurité, mais loin, loin au fond de la réserve, et l'homme n'a pas le temps de leur demander où on l'entraîne ni pourquoi : « *il ne sait pas quand vient la première claque sur le visage mais il sait que soudain on ne peut plus avancer, devant il y a un mur de conserves, il se retourne et esquive les premiers coups* »

Le procureur déclara qu'« *il est injuste de mourir à cause d'une canette de bière* ».

Ce crime aurait-il été moins intolérable s'il avait été question de deux bières ? Ou, comme se le demande le narrateur, « *est-ce qu'en amassant de quoi remplir le Caddie le procureur aurait trouvé que c'était le juste prix et que ça ne valait pas plus ?* » En fixant l'horreur sur cette unique bière, les gens – appelons ainsi ceux qui ont, de près ou de loin, donné leur avis sur ce fait divers : hommes de lois, policiers, lecteurs de journaux, nous peut-être – nient que cet homme avait une vie, certes modeste et marginale, mais une vie tout de même (avec notamment l'existence d'une femme rencontrée au hasard des routes et avec qui il entretenait quelque chose). Assez du moins pour l'entendre dire « *pas maintenant, pas comme ça* » lorsque vint la certitude de sa mort.

La densité de **Ce que j'appelle oubli** est vertigineuse. Happé par un tourbillon, par une terrible et haletante montée de l'atroce, le lecteur est le spectateur impuissant d'un drame. Un drame auquel le texte l'oblige à assister. Inutile de s'attendre à une quelconque résolution de l'« intrigue ». Sans autre raison que de faire peur, parce que c'est gratuit et qu'ils pensent être intouchables, les vigiles tabassent à mort cet homme. Aucune colère ne sourd de ces individus se persuadant que la victime représente « *tout ce qui leur a fait du mal dans la vie* ». Car certainement se sentent-ils eux aussi victimes. Leur violence n'est pas (seulement) un règlement de compte, mais le plaisir déviant d'hommes modelés par un univers psychotique : « *c'était de leur jouissance à eux qu'ils étaient coupables et pas de l'injustice de sa mort* ».

Ce que j'appelle oubli de Laurent Mauvignier
Editions de Minuit

Quelques sensations...

« *Tu cours à travers le monde comme un rasoir ouvert* » Woyzeck.

Une parole corporelle,
Une parole qui tombe d'un toit,
Plus elle va vite, plus on l'entend.
Etre dans la parole mais sans l'illustrer
Chaque fois qu'on dramatise le rapport au texte on n'entend plus la vélocité du jeu.
Ne pas rajouter mais enlever
Les mots s'enchaînent comme des épluchures d'oignon qu'on enlève par couches successives.
On n'entre jamais dans le langage courant.
Un fil tendu, constamment prêt à rompre
Cette urgence à parler
Ce n'est pas un théâtre où l'on parle
La parole est acte
Une langue qui peut toucher un public très jeune.
Ce n'est pas un texte qui se pense mais qui se prend, comme on pourrait le faire d'une drogue, une matière en fusion qui brûle et bouleverse.
Une langue neuve,
Une langue de plein pied dans le quotidien qui met à nu le scandale de l'état du monde.
Langue tranchante, directe.

« Parler c'est marcher devant soi » Queneau.

Une cannette de bière est plus précieuse qu'un homme. Qui est ce narrateur ? Qui parle ? Un témoin présent quand cet homme est mort ? Sa sœur ?

Le texte de **Laurent Mauvignier** est une logorrhée sans fin, sans début et sans fin, pour raconter une histoire terrible et banale, un homme mort en 2009, en France, parce qu'il a eu soif et s'est servi dans un rayon de supermarché, une histoire, ainsi retournée dans les tous les sens pour tenter de sortir de l'absurdité des faits...en vain.

« et ce que le procureur a dit, c'est qu'un homme ne doit pas mourir pour si peu, qu'il est injuste de mourir à cause d'une cannette de bière »

sont les premiers mots de cette longue traversée, le trop de mots, pour dire l'indicible, comme une tentative de compensation, pour celui qui n' a pas eu de mots pour se défendre.

Nadine Béchade

Faire revivre l'homme disparu.

Une seule phrase coule sans début ni fin, comme la vie même qui continue malgré les morts. Beaucoup de peut-être qui se sont éteints avec lui.

« Quels sont les hommes qui peuvent faire ça ? Pas des hommes qui font ça. Et pourtant, des hommes « écrivait-il au sujet de la torture pendant la guerre d'Algérie ? »

L'ombre d'un homme. Mauvignier extirpe son personnage de l'oubli et de l'indifférence quotidienne.

Une vie se dévide en une phrase de 60 pages, faisant sauter les barrières de la ponctuation.

Langue visuelle presque cinématographique.

Politique : ce texte est politique en ce qu'il montre ce que devient un homme dans « un monde avec des vigiles et des gens qui s'ignorent »

Cet homme existe et on l'a tous vu. Il faisait la manche ou errait dans quelque supermarché.

Il aimait, était aimé.

Et surtout, il rêvait. Il aurait voulu voyager, l'envie suffisait à le faire exister.

Politique : la violence / et la lâcheté des agresseurs. Ils veulent masquer le meurtre en acte de légitime défense.

Un monologue a plusieurs voix.

Poétique : le premier choc littéraire de Mauvignier, c'est Artaud. On retrouve quelque chose du poète. Le mot jeté comme un cri.

Il faut se jeter, lancer l'écriture comme une voiture de course à fond de cale, ne freine pas, même quand il change de trajectoire.

En signe de résistance, ce que Mauvignier appelle l'oubli, c'est le souvenir, ce droit à continuer de vivre dans des têtes accueillantes.

« Ce que j'appelle oubli » s'adresse à nous, nous frères humains.

Mauvignier souligne que sa façon d'écrire et de penser le monologue relève du rouleau compresseur.

Donner voix à ce qui n'en a pas : à savoir l'indicible de « ce qui s'est passé »

« c'est fini avant même d'avoir commencer »

[...] les mots sont des gamelles creuses dont le fer ne fait résonner que du vide. **(Dans la foule)**

*Finir, ça n'existe pas. C'est pour commencer qu'on finit, toujours pour commencer qu'il faut finir, finir pour qu'enfin il y ait quelque chose à commencer. **(Loïn d'eux)***

*Et toujours cette violence qui dévaste jusqu'à la possibilité de trouver les mots pour la dire, [...] On voudrait se taire mais il n'est pas sûr qu'on sache. **(Dans la foule)***

*« Lors nous jeta sus le tillac pleines mains de paroles gelées, et semblaient dragées perlées de diverses couleurs. Nous y vîmes des mots d'azur, des mots de sable, des mots dorés. Lesquels, être quelque peu échauffés entre nos mains fondaient comme neige, et les oyons réellement, mais ne les entendions car c'était langage barbare » **(Rabelais, Le Quart Livre, chapitre 15 et 16)***

*Je voudrais voir quelque chose qui n'existe pas et qu'on laisse vivre en soi, comme un rêve, un monde qui résonne et palpite, je voudrais, je ne sais pas, je n'ai jamais su, ce que je voulais, là, dans la voiture, seulement ne plus entendre le bruit des canons ni les cris, ne plus savoir l'odeur d'un corps calciné ni l'odeur de la mort - je voudrais savoir si l'on peut commencer à vivre quand on sait que c'est trop tard **(Des hommes)***

*« comme un oisillon crevé, tous les oisillons sont des oisillons qui crèvent et pour leur faire payer, on les écraserait volontiers, on s'acharnerait avec rage sur leur petit être qui crève, tant on leur en veut d'être tombés du nid et de pleurer là sous nos yeux - toute la grâce du monde - retiens-toi de poser ta botte dessus pour faire crépiter leurs os et leur destin, et puis non vas-y piétine - toute la grâce du monde » **(Fabrice Melquiot)***

*« Agis de telle sorte que chacun de tes actes soit digne de devenir un souvenir » **(Kant)***

